

Apprendre « réellement » la mort comme l'enfant apprend la vie

Selon les travaux actuellement admis, l'acquisition du concept se ferait en quatre grandes phases d'âge. Ainsi, chaque tranche d'âge¹ conçoit la mort, selon ses propres théories.

Je m'appuie sur les travaux suivants :

Lonetto, R., *Dis c'est quoi quand on est mort : l'idée de la mort chez l'enfant*, Eschal, 1988.

C. Mareau, *Parler de la mort à un enfant*, Studyparents, 2007

F. Dolto, *Parler de la mort*, Éditions Gallimard, 1998

H. Romano, *Dis, c'est comment quand on est mort ?*, La Pensée Sauvage, 2009.

Dr M. Hanus et J. Hanus, *La mort*, collection J'en parle avec mon enfant, Nathan, 2008

Hofer, *Explique moi la mort ... Lumen Vitae*, éditions Averbode, 2004.

I- Les préalables à cet apprentissage

Que doit acquérir l'enfant pour concevoir la mort ?

L'enfant connaît la mort d'âge en âge, en parle, y joue, la ressent ... bref il vit avec cette réalité dans le panorama d'un monde en perpétuelle découverte, dans la continuité simplement du mystère de la vie. Maintenant, nous devons aborder l'aspect conceptuel, examiné et décrit par certains théoriciens de l'enfance. Comme les enfants vont élaborer des représentations – de la vie (la sexualité ...) et du monde (la Nature, le Temps ...) - ils concevront la mort. Chaque âge aura des idées dominantes et distinctes sur celle-ci. Effectivement, ces représentations intellectuelles se verront constamment retravaillées, de la très jeune enfance à l'adolescence, afin d'évoluer de l'imaginaire vers le réalisme. L'idée de la mort – son concept – sera même largement divergente entre l'âge de la maternelle et l'entrée au collège.

L'apport des théoriciens

Nous avons cherché à établir une synthèse des théories existantes sur ce sujet, l'enfant et le concept de mort. Avouons-le, la tâche fut ardue, déroutante parfois. En fait, peu de spécialistes traitent uniquement du concept, en dehors de tout événement de vie, en l'occurrence un décès de proche. Généralement, ils regardent l'impact que les idées sur la mort auraient sur le deuil d'un enfant. Ils en résument donc brièvement les caractéristiques.

D'autre part, les travaux de référence sur le sujet restent majoritairement anglo-saxons et beaucoup commencent à dater (de l'après-guerre). Malgré certaines critiques méthodologiques à leur égard, ces travaux étaient encore l'exposé des ouvrages consultés .

¹ Ces phases correspondent à *peu près* à celles théoriquement déterminées pour le développement intellectuel ...

Ensuite, à l'exemple de nombreux débats concernant la psychologie de l'enfance, des divergences persistent, parfois même de franches oppositions.

1. Certains spécialistes incluent l'idée de la mort dans le développement global de l'enfant sans distinguer d'intérêt particulier de la pensée enfantine. L'enfant n'y pense pas, il ne s'y intéresse pas plus qu'autre chose mais apprend dans le cours établi des autres acquisitions. Inutile donc de leur enseigner ou de discuter du phénomène avec eux. Ce serait perturber leur innocence fondamentale.

2. Face à eux, l'idée d'un déterminisme du développement infantile se voit réfutée. Au contraire, il faut mettre en relief la spécificité de cet apprentissage. L'enfant concevrait la mort en fonction de sa place dans la famille et de l'évolution des relations avec ses parents. Les découvrant mortels et faillibles, s'opposant à eux, les voyant vieillir, il établit le sens de leur vie, donc de sa vie comme il prend conscience de leur fin puis de la sienne. Selon les tensions ou l'harmonie au sein de sa famille, ce cheminement sera unique à chaque individu.

3. Entre ces deux extrêmes, la plupart des spécialistes jugent que grandir, c'est effectivement traverser des étapes obligées de développement (physique, intellectuel, affectif, social, psychique, etc.) communes à tout être humain. Néanmoins, elles se verraient librement franchies, selon un rythme propre à chaque enfant, à son histoire et à son tempérament. Se formule dès lors l'hypothèse qu'il existe de fortes variations dans la maturité du concept de mort :

- un enfant qui a inconsciemment vécu des expériences mortifères (cf. chapitre 1) comme une naissance difficile, une séparation précoce à la mère, un attachement insécure, des angoisses devant l'inconnu ... ;
- un enfant qui a vécu certaines expériences familiales mal assimilées, tel qu'un divorce haineux ;
- un enfant laissé trop souvent seul devant la TV et des images violentes ;
- un enfant dont la famille aborde ouvertement le sujet de la mort ou dont l'éducation religieuse inclut l'enseignement ;
- un enfant vivant à la campagne et observant régulièrement la mort d'animaux ;

La pensée de la mort s'établit avec l'acquisition progressive des principales caractéristiques de celle-ci. L'enfant prend peu à peu conscience que la mort touche tous les êtres vivants, qu'elle est biologique puisque le corps cesse de fonctionner, qu'un mort ne peut revivre, qu'elle achèvera également sa vie. En parallèle, il perd ses idées magiques qui dominent les dix premières années. Ainsi selon cette dernière théorie, au sortir de l'enfance, la réalité de la mort serait intégrée, y compris pour lui-même. Toutefois, comme tout apprentissage spécifique, la mort devrait être enseignée et discutée, afin d'épargner à l'enfant toute peur, angoisse ou fantasme excessifs.

Que doit apprendre exactement l'enfant ?

La mort renferme un profond mystère, celui de son après, puisque l'homme qui l'expérimente n'en témoignera plus devant nous. D'où l'intérêt majeur pour les EMI, expériences de mort imminentes, des rescapés de l'au-delà miraculeusement revenus nous la décrire ...

Outre ces croyances, la mort ne reste pas sans de nombreuses certitudes, quant à la réalité physique de son événement. Car avant tout, elle signifie la fin d'un corps. Elle comporte donc un aspect éminemment concret, celui d'un cadavre que nous voyons ou refusons de voir si cette confrontation effraie. Qu'apprend-on progressivement sur les principes de la mort biologique ? Comment l'enfant va les acquérir ? Que doit-il savoir pour que la notion de mort biologique soit un juste reflet de la réalité du vivant ? Comment entoure-t-on la mort ? Pourquoi l'après nous effraie tant ?

Nous les citons ci-dessous, dans l'ordre d'acquisition mis en avant par les spécialistes :

- **Âge de la maternelle :**

- Immobilité* : un cadavre ne bouge plus. Il est figé, raidi, passif ;
- Silence* : un cadavre ne parle plus, et souvent le silence des vivants l'entoure, comme une forme de respect ou de stupéfaction ;
- Solitude* : un cadavre est seul puisque la mort se vit seul, pour soi-même. Ce sentiment est partagé par ceux qui le regrettent ;
- Destruction* : le corps devenu cadavre, se décompose sous l'effet d'autres êtres vivants, gentiment nommés insectes nettoyeurs de la Nature. Cette phase reste sans doute la plus répugnante et inenvisageable à nos esprits, celle qui porte les images les plus effrayantes. À terme, il deviendra squelette. Ce corps qui nous désignait n'est plus d'où l'effet de vide, de néant, d'absurdité de l'existence, de retour à l'inexistence qui précède la naissance. Pourtant, tant que l'enfant n'est pas conscient de sa propre mort, ce dégoût sera moindre. D'où sa curiosité pour les cadavres d'animaux ;
- Perte des fonctions vitales* : le cœur ne bat plus, les poumons ne respirent plus. Un mort ne mange plus, ne peut plus avoir d'enfant. Il ne voit plus, n'entend plus.

- **Âge du primaire, niveaux CP-CE**

- Insensibilité* : un cadavre est insensible à la douleur, il ne souffre plus ;
- Vieillesse* : plus on vieillit, plus la probabilité de mourir se précise. Toutefois, cet événement peut survenir à tout âge. Normalement, - et c'est notre souhait le plus cher – seules les vieilles personnes meurent. L'enfant met en place l'échelle du Temps ;
- Ceux qui restent* : la mort d'un proche implique l'abandon, la perte irrémédiable, la souffrance, les pleurs, la tristesse ;

□ *Les rituels* : pour accompagner le mort vers sa dernière demeure, des rituels communautaires existent. Une dernière fois, le mort affiche une personnalité sociale et familiale. Aux yeux de tous, il devient souvenirs et regrets, il se pare d'une aura de perfection. Certains objets spécifiques entourent les rituels (le cercueil ou le linceul, le caveau ou le simple trou dans la terre, la pierre tombale ou une motte surélevée, la croix, des plaques funéraires, l'herbe, les fleurs, etc. Certains lieux caractérisent également les rites, tels que les lieux de recueillement religieux, les cimetières, le columbarium, etc. Enfin, certaines personnes sont liées à la cérémonie, tels que les représentants religieux, les organisateurs funéraires vêtus de noir, etc. Cependant, les enfants qui n'ont jamais connu de décès ne perçoivent pas cette dimension rituelle ou elle reste dans l'imaginaire de fictions ;

□ *Irréversibilité* : ce principe est loin d'être évident. Le dynamisme de la Recherche scientifique ne prouve-t-elle pas que le genre humain voudrait vaincre la mort ? L'adulte endeuillé ne cherche-t-il pas un moyen de rejoindre ou de rappeler l'absent ? Nous butons sans cesse sur cette certitude que la mort est une fin sans retour, l'achèvement définitif d'un cycle de vie, une frontière irrémédiablement franchie qui verse dans l'inconnu. « Jamais plus » définit pourtant la mort ;

- **Âge du primaire, niveaux CM**

□ *Universalité* : tous les êtres vivants sont appelés à mourir. Tous les hommes meurent, principe qui nous rassemble tous et rétablit l'égalité entre hommes. Les membres de notre famille, nos parents mourront un jour ;

□ *Irrévocable* : nous ne pouvons échapper à ce destin immuable. Toute vie sur Terre a une fin, une durée d'existence limitée, clôturée. Quelle que soit notre histoire de vie, nous sommes destinés à mourir dans la logique même du vivant ;

□ *Causalité* : la mort peut être causée par un agent extérieur, un homme ou une circonstance accidentelle. Mais elle peut être la résultante d'une maladie mortelle, plus ou moins longue. Certaines personnes se donnent volontairement la mort. Quelle que soit l'origine, la mort reste un processus naturel et intérieur au corps. Sous l'influence d'une cause, ses organes vitaux sont empêchés de fonctionner, ne peuvent plus fonctionner ;

□ *La mort est énigme* : que devient-on après ? La mort, le devenir de l'âme, posent de nombreuses questions. Aucune réponse fiable n'existe. Aucune vérité attestée. À chacun de se forger ses propres idées, en fonction de ses croyances. La pensée philosophique commence à ce stade ;

□ *La peur de la mort* : la mort est un sujet que l'on évoque peu, voir pas du tout, même si nous la voyons sans cesse. Elle nous révolte, nous choque. C'est un destin que nous repoussons avec force car il nous effraie au plus haut point. Discuter d'un tel sujet, tranquillement, avec sagesse et résignation, se voit rarement. La mort soulève des peurs effroyables. Pourtant parfois, l'homme en

joue ;

- *Sa propre mort* : je suis un être vivant donc je mourrai, un jour. Cette vérité est la plus difficile à concevoir et se construit tard dans la pensée de l'enfant, voir même adolescent.

Comment la mort se construit dans la pensée de l'enfant ...

Si l'enfance détermine une période cruciale pour la formation de l'idée de mort, elle figure surtout l'étape qui la reformule sans cesse et en profondeur. Peu à peu, les principes évoqués ci-dessus vont être appris et compris, puis acceptés et intégrés. Rappelons que la pensée spécifique de l'enfant forme un écran, un miroir déformant entre la réalité et son monde intérieur.

Comme pour tout autre aspect du développement infantile, l'idée suit une progression, d'avancée en régression souvent imperceptibles. Cette progression reste unique à chaque enfant, à chaque personnalité.

Si des stades ou des créneaux d'âge s'établissent, rien n'est vraiment fixe et figé. Il est admis aujourd'hui que le processus évolutif de l'enfant ne suit pas la montée rigide d'un escalier mais davantage le mouvement fluctuant de la marée montante. Ainsi, il est fréquent que la pensée de l'enfant laisse coexister deux conceptions opposées d'un même phénomène. Car entre sa capacité de compréhension ou d'intégration d'une réalité et l'acceptation de cette vérité, la maturité devra lui concéder quelques années supplémentaires, années dominées par un imaginaire rassurant. Par exemple, un jeune enfant peut très bien entendre et savoir que le chien du voisin est mort et ne revivra pas. Quelques temps plus tard, il demandera « *Dis, il revient quand le chien Patou ?* » ou il affirmera « *Patou, il fait un gros dodo !* ». D'une phrase magique, il rend la réalité supportable et redonne à la vie, une éternité rassurante . La mort est une fin si difficile à croire même pour les adultes.

Au processus psychique du développement, s'ajoutent les évènements de la vie, évidemment singuliers à chaque cas. Ainsi, un enfant qui aura connu la mort d'une personne, dont il était affectivement proche, sera jugé plus mature à ce sujet. Il aura expérimenté la dimension concrète de la mort, ses répercussions familiales et psychologiques. Malgré tout, comme l'enfant avec le chien, il pourra espérer longtemps un retour possible de cette personne. Il pourra également parler avec lui, le prier de revenir, l'interroger. Nous verrons cette dimension lors du deuil chez l'enfant. Loin d'être une incompréhension, gageons que cette réaction atténuée la rupture et motive le souvenir.

De l'ignorance ...

Cependant, notre opinion d'adulte rabaisse souvent la pensée infantile à ... de l'infantilisme. Les silences et les non-dits autour de la mort trouvent fréquemment leur origine dans cette vision d'une

enfance, immature à capter la vie dans une exacte dimension. Il est évident que les enfants conservent – au moins les dix premières années de leur vie – des idées fausses au sujet de la mort (comme sur de nombreuses autres réalités de notre monde d'ailleurs). Le très jeune enfant est largement ignorant et surtout dans l'incapacité d'assimiler, de comprendre une telle réalité. Pourtant rappelons que nous aussi avons franchi ces stades conceptuels, dans notre jeune temps. Notre mémoire d'adulte a bien sûr oublié les grandes lignes de sa croissance infantile. Malgré tout, somme-nous devenus réellement plus matures qu'eux ? Sages et cartésiens, somme-nous guéris de ces sensations magiques, inconscientes ? Ne cherchons-nous pas un responsable à la mort d'un être aimé ? N'est-ce pas par crainte de la contagion mortelle que nous éloignons les morts et leurs cadavres suspects ? Ne souhaitons-nous pas le retour des êtres disparus ? Ne croyons-nous pas en une possible communication avec l'au-delà, quitte à faire tourner quelques tables ? Sommes-nous si consciemment lucides de notre propre mort alors que nos actions quotidiennes tentent de la rejeter bien loin ? Ces idées fausses n'appartiennent-elles pas finalement à la grande Histoire de l'Humanité, inscrites de façon indélébile au fond de nos inconscients individuels et collectifs ?

Des sociétés primitives à l'enfant d'aujourd'hui ... D'après certains anthropologues, l'enfant suivrait l'évolution des sociétés primitives dans la construction de sa pensée, et notamment dans sa relation avec la mort. Cette hypothèse fut développée dans la *théorie de la récapitulation*², à la suite des travaux de Darwin. Ainsi la maturité intellectuelle de l'enfant rejoindrait la grande Histoire de l'évolution humaine, « *du développement des systèmes de pensée liés à la mort* ». Les sociétés primitives – comme l'esprit du jeune enfant – reposent sur des conceptions animistes du monde et leurs croyances sont largement empreintes de pouvoirs magiques. D'autre part, ils attribuent les causes de la mort à des agents extérieurs qui délibérément provoquent la mort des hommes. Cela relève bien entendu de l'ignorance des mécanismes du réel, d'une naissance au monde qui en ignore largement les mécanismes logiques. Peu à peu, les sociétés acceptent l'inévitable mais cherchent à en apaiser l'incidence, en accompagnant les décès de grands rituels communautaires. L'après, l'au-delà prend une place essentielle dans les croyances. Ces temps découvrent et apprivoisent la mort. Selon cette théorie de la récapitulation, l'humanité des sociétés modernes traverserait désormais la confusion caractéristique des crises identitaires adolescentes, une remise en cause, une révolte contre l'inacceptable.

² La *théorie de la récapitulation*, fut initiée par un biologiste et philosophe allemand du 19^{ème} siècle, Ernst Haeckel. Aujourd'hui critiquée et reformulée par la Génétique, elle est pourtant reprise en partie par la théorie moderne de la *Néoténie* (Biologie du développement).

Les représentations de la mort chez l'enfant semblent être des données universelles. Les enfants du monde entier traverseraient les mêmes phases, peuplées des mêmes croyances. Cette hypothèse reste cependant à confirmer. Nous pensons que nos sociétés modernes freinent l'évolution du concept, en retarde l'acquisition du fait de la régression des expériences directes et du tabou pesant sur nos discours. Rappelons également un allongement du temps de l'enfance qui repousserait l'acceptation d'une juste idée de la mort. Ces questions restent sans écho dans les ouvrages consultés. Elles peuvent sans doute ouvrir des voies de recherche.

... aux acquis préalables

Avant de concevoir un schéma à peu près juste de l'idée de mort, le psychisme de l'enfant doit avoir dépassé trois grands stades :

1. Le sentiment de toute-puissance : il protège longtemps l'enfant contre les menaces que sa fragilité appréhende et le place au centre du monde, de son monde.
2. La forte ambivalence Amour/Haine
3. La domination d'une pensée magique : cette logique construit une réalité singulière dans laquelle des contradictions cohabitent sans gêne.

D'autre part, l'enfant doit avoir acquis le socle d'un concept essentiel : le Temps. L'esprit de l'enfant doit pouvoir concevoir l'abstrait de la notion de temps. Or cette notion demeure particulièrement subjective, humainement très subjective. Le temps reste d'ailleurs un mystère non élucidé ...

Mais si le Temps est un mystère pour nos esprits, la Mort gagne sans conteste la première place, au sommet des réalités abstraites de notre monde. Nous butons sans cesse sur cette énigme opaque de la vie que nous souhaiterions pourtant contrôler, comme nous parvenons à maîtriser le Temps (du moins dans l'à peu-près).

Finalement, sans doute devons-nous féliciter les étapes de son intégration dans l'enfance. Car que fait l'enfant sinon perdre progressivement les illusions que son jeune esprit concevait ? Acquérir un par un, et dans la lente acceptation, les éléments de la Mort permet d'en adoucir la rudesse fondamentale. Il s'agit surtout de protéger la fragilité d'un psychisme qui se construit. La vie doit s'y ancrer d'abord et avec force. Cette réalité du monde des plus amères ne doit pas l'anéantir subitement. Sans doute est-il plus rassurant d'extérioriser la mort, hors de soi, tant que l'identité corporelle se bâtit ... Sans doute est-il plus sécurisant de songer au retour tant que le processus de séparation temporaire reste source d'angoisses ... Sans doute est-il préférable de repousser la mort

très loin, lorsque l'on est très vieux, afin d'écartier un refus de grandir et la crainte fondamentale du lendemain ... Sans doute est-il plus tranquilisant de croire ses parents hors d'atteinte tant que la dépendance et la fragilité dominant ... La confiance en soi et en la vie demeurent les bases fondamentales et fondatrices d'une naissance au monde, d'une vie solidement enracinée.

Les principales phases d'acquisition du concept de mort

Les savoirs acquis par tranches d'âge

De 0 à 3 ans³

- L'enfant de cet âge n'a pas la compréhension intellectuelle pour comprendre ni même entendre la mort.
- Le langage dans ses balbutiements reste également un frein.
- Il ignore donc cette fin. Il ne possède d'ailleurs pas la notion du définitif.
- Si les très jeunes enfants n'ont pas celle de la mort, « *ils possèdent par contre une représentation de la vie* »⁴.
- Le très jeune enfant est essentiellement préoccupé par la séparation en cours d'acquisition, phase, rappelons-le (cf. chapitre 1), très douloureuse.
- De fait son monde se scinde en deux temps : présence/absence
- Par contre, il est particulièrement sensible aux réactions de son entourage, aux émotions qui traversent la vie familiale.
- Lorsque ses parents sont touchés par un décès ou réagissent à un danger de mort, il le sentira au plus profond de lui-même et présentera des signes d'anxiété.

De 3 à 6 ans⁵

- La mort sera perçue comme une autre façon de vivre, une vie dans un ailleurs peut-être inconnu mais qui possède une certaine réalité. Elle sera également assimilée à un grand sommeil. La mort ne serait finalement qu'une modification magique de la vie. De cet autre monde, de ce sommeil, le retour à la vie normale ou résurrection est envisagée. Les médecins dans leurs hôpitaux ont souvent ce pouvoir de redonner la vie. La mort reste donc un événement passager, provisoire. Elle correspond à l'idée que se fait l'enfant du monde. La

³ HR et C. Fauré distinguent avant et après l'âge précoce de 6 mois, soulignant les prémisses du langage.

⁴ L. Ouss-Ryngaert et M.R. Moro, *Bébés et traumas*, La Pensée Sauvage, 2006.

⁵ Les spécialistes ne fixent pas toujours les mêmes âges aux différentes phases. C. Fauré débute celle-ci à 2 ans et l'achève à 5 ans.

Nature tourne en un mouvement perpétuel, un cycle sans début ni fin. Elle s'inscrit en un cercle. De fait, la disparition totale est inconcevable. L'enfant entendra, comprendra encore très mal « *un mort ne reviendra jamais* ». Cela restera très perturbant pour lui car la séparation comme la peur de l'abandon sont encore très prégnants. D'ailleurs, ses parents ne meurent pas. Et même lorsque l'enfant comprend (vers 4 ou 5 ans) que la mort est un phénomène irréversible, il conserve cette double pensée et envisage le retour. Car accepter une telle réalité⁶ reste difficile. Il préfère rester dans cette imaginaire qui permet le retour, qui adoucit la vérité.

- Dans le même mouvement, l'enfant cherche à éloigner de lui ce risque terrible. Il le repousse vers la vieillesse, *dans très loin*
- Le mort a une âme (*pensée animiste*), il pense, parle, discute avec les autres défunts. Il ressent des émotions. Il vit dans un monde parallèle, avec ce même corps. Dans ce monde, les morts mangent, agissent, font des choses très banales ou au contraire extraordinaires. Cela rappelle la mythologie égyptienne. Cette vision entraîne un intérêt pour le corps et les caractères physiques d'un cadavre (animal souvent), un intérêt pour ce que devient le mort. L'immobilité sera dès lors mieux perçue et ses dessins priveront alors le mort de jambes et de bras. L'enfant présentera également un intérêt pour les cimetières.
- Un point diverge, dans les exposés des spécialistes : un côté affirme que la notion reste vague et dépourvue d'émotions. L'autre versant souligne que l'enfant pose beaucoup de questions sur un sujet qui demande un réel apaisement. D'ailleurs face à ce phénomène, les réactions émotionnelles varient du plaisir au dégoût, de la recherche à l'évitement.
- Preuve également d'un certain intérêt, l'enfant parle de mort dans ses jeux. « *Pan t'es mort !* », puis se relève. Ce jeu semble très naturel chez lui, d'où peut-être l'absence d'une trop forte anxiété à ce sujet, ou plutôt une « *perception non mortifère de la mort* ». Mais il sait qu'il agit *pour de faux*, qu'il fait semblant.
- Une certaine confusion persiste entre le mot et la chose, entre le mort et la Mort. Pour preuve peut-être, le corps défunt ne se voit pas attribuer de sexe précis. La confusion existe également entre maladie et mort : comme la maladie se propage, la mort est contagieuse.
- L'enfant peut se juger responsable, coupable d'une mort (*égocentrisme*). Ses mauvaises actions ou paroles ont provoqué le drame. Il s'attribue ce pouvoir (*toute-puissance*) de vie et de mort.
- La mort est un événement imposé de l'extérieur, « *on est tué* ». Cela n'arrive pas

⁶ Selon la théorie de M. Hanus. Cependant, ce point divise largement les spécialistes.

naturellement (*monde artificiel*). Il peut être également question d'un monstre qui provoque la mort. On le voit, à cet âge, l'imaginaire et les fantasmes influencent fortement sa représentation du phénomène.

6 ans, âge charnière

Dans l'ensemble des travaux consultés, cet âge apparaît comme une charnière. De fait, il semble figurer une étape importante, un basculement entre le développement psycho-affectif dont les fondations s'élaborent de la naissance au primaire et le développement intellectuel et social désormais primordial. Entre 6 et 12 ans (période dite de latence), l'enfant investit surtout ses efforts sur le plan de la pensée. Ses acquisitions intellectuelles s'intensifient, sa réflexion mûrit. Progressivement, les notions abstraites enrichissent ses modes de pensée alors que la réalité se concrétise. L'entrée en école Primaire accompagne évidemment cette évolution. Il n'est donc pas étrange que l'idée de la mort se voit reformuler dans cette *révolution de l'esprit*.

Pour preuve, l'affirmation et l'implication à répondre soulignées par ces réponses ⁷.

<i>Questions posées</i>	Enfants de 3 à 5 ans		Enfants de 6 à 8 ans	
	<i>OUI</i>	<i>NON</i>	<i>OUI</i>	<i>NON</i>
Penses-tu à la mort ?	6	5	40	16
Est-ce que tout le monde meurt ?	5	8	51	5
Est-ce que tu mourras un jour ?	5	6	46	10

De 6 à 10 ans

Liés à l'étape fondamentale des 6 ans, l'ensemble des théoriciens considèrent la tranche d'âge qui lui succède comme une phase essentielle à l'élaboration du concept de mort. Les trois grands principes - universalité, irréversibilité, biologique – se consolident progressivement avec en miroir les principales caractéristiques liées à la mort. Toutefois, ces spécialistes expriment des opinions divergentes, voir contradictoires quant à l'âge d'une acquisition ferme et définitive et l'ordre de survenue des principes acquis. Parfois, même certains affirment que l'adolescent n'a pas une conscience claire du phénomène. Nous n'insisterons pas sur ces nuances. Cette polémique prouve simplement que des travaux restent à mener afin de confirmer le développement intellectuel de la mort chez l'enfant. Nous ne pouvons nier cependant que ces divergences obscurcissent notre compréhension présente et notre désir de synthèse. Estimons simplement que, entre 6 et 10 ans

⁷ Tableau synthétisant l'enquête orale menée par Lonetto, Garçons et filles confondus

(peut-être 12 ans), l'enfant va concrétiser cette idée dans ses caractéristiques fondamentales. La conception de la mort *approchera* la pensée adulte, à l'entrée dans l'adolescence.

Relevons certaines manifestations liées au travail en profondeur du concept à cet âge, telles qu'elles nous sont exposées dans les travaux menés auprès de groupes d'enfants.

- Cet âge marquerait un intérêt nouveau pour la mort, même s'il lui est impossible de la penser vraiment. Elle correspond à une conscience inédite de lui-même, de sa vie, de la vie. Le phénomène de mort le préoccupe. Des histoires ou des images contenant ce macabre, personnifié ou animal, l'attirent et le troublent.
- Toutefois, il ne se pose pas encore le problème pour lui-même. Par contre, il montre une grande inquiétude pour ses proches, notamment ses grands-parents. Mais surtout, il réalise que ses parents peuvent mourir et l'abandonner. D'où chez certains enfants, un refus, plus ou moins temporaire, de les quitter ou l'apparition de troubles psychosomatiques (tics, peurs, sommeil, etc.).
- Par contre, il n'exprimerait pas encore l'éventualité de la seule mort de sa mère, du moins consciemment.
- La conscience que tous les êtres vivants sont mortels s'établit donc. Toutefois, ce caractère universel demande encore à évoluer car penser l'universel, c'est s'inscrire soi-même dedans. De plus, afin d'éloigner l'angoisse ressentie vis-à-vis de ses parents, il peut le dire sans l'accepter au fond de lui-même, attitude contradictoire protectrice.
- Rappelons que cet âge correspond à la peur de la mort . En quoi ce passage va-t-il influencé le travail de l'idée ?
- Le processus temporel abandonne sa circularité et prend désormais un cours linéaire. La vie est donc perçue à l'image du segment de droite, pointé d'un début et d'une fin. Cette trajectoire bouleverse la pensée.
- La question de ses origines le préoccupe alors. Qu'y avait-il avant ce début, avant lui ? D'où vient-il ?
- Parallèlement, il interroge sa fin. Que deviendra-t-il ensuite ? Où ira-t-il ? La mort s'intègre donc dans la découverte de son « *humanité* ».
- Une distinction semble désormais acquise, celle du temps ponctuel de sommeil et du temps éternel de mort. Cela n'empêche pas que le soir et la nuit peuvent rester des sources d'angoisses importantes.
- Néanmoins, si le Temps commence à être perçu dans la durée, l'irréversibilité de la mort

s'acquiert encore difficilement. Il entend cette fin et ce non-retour. Mais l'imaginaire compense encore la cruauté de ce devenir.

- Longtemps encore, les causes de morbidité restent extérieures et provoquées. Elles atteignent même un certain degré de violence « *actions agressives ou répressives telles que le kidnapping, le meurtre, l'incendie, la noyade ...* ». On doit alors s'en protéger. La mise à distance, hors de soi, forme toujours un rempart face à ce phénomène de plus en plus troublant. La vieillesse et l'hôpital participent de cette mise à distance. Reste la maladie qui suscite la crainte à chaque mauvais rhume.
- La mort, encore et toujours retravaillée par l'imaginaire infantile, doit être visualisée. Cette tranche d'âge personnifie le phénomène. Elle devient alors un personnage.
- La confusion persiste entre la Mort et le corps défunt. Le mort physique incarne la Mort dans sa généralité.
- Ainsi Madame la Mort prend majoritairement un sexe masculin. La mort rejoint donc la sexualité, éternel couple Éros/Thanatos⁸. Les enfants nous rappellent ce lien universel. Il est remarquable de constater que les enfants qui ne donnent pas de sexe au mort présenteraient une angoisse minorée par rapport à ceux qui distinguent un genre masculin ou féminin. Le couple sexe/mort représenterait donc des sujets majeurs d'anxiété. Rappelons que la crise d'œdipe et la découverte de son identité sexuelle sont en pleine élaboration.
- La mort se voit souvent dessinée sous un aspect terrifiant. Elle devient fantôme, spectre, squelette. Elle symbolise cet être redoutable, impitoyable, silencieux, traître. Elle menace. La grande faucheuse du Moyen-âge garde son actualité chez les enfants (et sans doute encore pour nous). Ces représentations aussi terrifiantes soient-elles contiennent toujours un aspect humain, un physique humanisé. Ainsi représentée, l'enfant place la mort face à lui. Devant ce personnage, il peut fuir, s'échapper. Donner une forme visible à une idée, c'est la symboliser et la mettre à distance. C'est aussi l'appriivoiser, en apaiser l'intensité.
- Un combat est alors possible, une lutte magique dont il peut sortir vainqueur. Ne gardons-nous pas encore adulte cette défense imaginative ?
- Cette période est également celle des questions et des remises en cause (Cf. chapitre). Poser des questions sur la mort rejoint les mécanismes de défense du psychisme. Mettre en mots, connaître, trouver des réponses tranquillissantes, attendre les mots qui calment les angoisses permettent d'éloigner la peur et le phénomène qui la suscite. Pourtant l'adulte reste souvent

⁸ P. Ariès a théorisé cette relation en montrant que la libération sexuelle s'est associée au rejet de la mort. Loin d'être une coïncidence, l'historien a associé les deux phénomènes comme consécutifs l'un de l'autre. Ref. P. Ariès, L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime,

défaillant à ce sujet. D'une part, il redoute ces discussions avec l'enfant, d'autre part il est démuné (comme tout à chacun) de certitudes.

La première crise religieuse de l'enfant

« *Les pensées sur la mort, le mourir, conduisent les enfants à leurs premiers doutes* ». L'interrogation des enfants au sujet de la mort rencontre le silence des adultes. Eux qui, sur de nombreux sujets répondent, offrent une vérité qu'ils jugent fiables, ici ne savent plus. Pourquoi paraissent-ils si gênés ? Pourquoi interdisent-ils d'évoquer la mort (autrefois - et encore parfois - le sexe) ? Pourquoi n'en parlent-ils jamais ? Quel est donc ce mystère qui les rend silencieux ? Pourquoi ne possédons-nous pas toutes les clés de notre monde ? Qu'y-a-t-il avant puis après notre vie ? Comment combler cette curiosité insatiable, ce besoin de savoir ? Comment éteindre l'aspect terriblement angoissant de cet inconnu ? Ces nombreuses interrogations insatisfaites remettent en cause la toute-puissance parentale et accompagnent la crise œdipienne. Elles portent les enfants à « *méditer sur les conceptions religieuses* ». Le doute a ébranlé la foi établie dans les parents, amère désillusion dont il faut compenser le vide. L'imaginaire modèle alors une nouvelle perfection, permet un « *transfert de l'adoration* »⁹ vers un être idéal. Notre histoire humaine l'a nommé Dieu et lui a attribué une toute-puissance sur la vie des hommes, depuis un paradis idyllique. L'enfant reprend sensiblement les mêmes termes, influencé par les croyances de son entourage. Il adoucit sa réalité mise en danger auprès d'un être protecteur, une force toute-puissante, éternelle, bienveillante. Ce Père parfait remet sa majuscule. Il semblerait que chez certains enfants, ce moment marquerait une véritable crise mystique. D'autres porteraient un intérêt prononcé aux rites du Sacré et aux accompagnements derniers ...

- Cet âge accorderait une grande importance aux rituels funéraires d'enterrement ainsi qu'un intérêt très prononcé pour les lieux de repos. Ce serait une façon d'observer les contours du phénomène, d'en approcher peu à peu la réalité concrète, sans la regarder vraiment de face. Restons sceptiques sur cette affirmation. Car qui a participé à un enterrement, qui a visité un cimetière en retient des émotions singulièrement fortes, voir insoutenables. « *Les sciences sociales n'ont que très rarement étudié l'intérêt des enfants pour les rites funéraires* », sujet tabou là encore ... Le sujet reste donc à prendre.

⁹ P. Bovet, *Le sentiment religieux et la psychologie de l'enfant*, Delachaux et Niestlé, 1951.

- Quelles fonctions remplissent cette curiosité, outre l'attrance pour la pensée religieuse ?
 - Cela aiderait l'enfant à prendre conscience de la fin du corps, de sa destruction. Au-delà, de la fin pure et simple de la vie enterrée ;
 - Cela participerait de la séparation conceptuelle du mot avec la chose. Il doit séparer le vivant du mort, la vie de la mort ;
 - Les vivants réservent une place nouvelle, inédite aux morts.
 - Si le corps connaît une fin, l'esprit porte en lui ce qui peut perdurer, une éternité. L'âme entre dans un autre monde, mais conserve une mémoire chez les vivants ;
 - Posséder une croyance sur l'après rassure sur ce destin terminal ;
 - L'importance des échanges avec ses parents à ce moment semble essentielle, un partage d'idées à consonance philosophique ...

Après 10 ans

- L'esprit de l'enfant, de plus en plus réflexif, conçoit l'abstrait et comprend la signification symbolique des mots. Dès lors, le monde doit entrer dans une logique rationnelle, rationalisée. Capable de conceptualiser parfaitement le phénomène de mort, ce dernier entre dans une philosophie de l'existence et du monde.
- Cette conscience claire et véridique de la mort ne pouvait survenir sans un « *remaniement de la conscience de soi* ». Cette affirmation pose l'hypothèse que le concept de mort ne s'établit véritablement que l'enfant a consolidé son intériorité, une intégrité identitaire, différent des autres. Le concept de mort participerait-il de sa construction, en tant qu'être humain, individu unique mais soumis au destin de la vie ?
- L'enfant regarde la mort de face, pour ce qu'elle est réellement. Il prend conscience de la certitude irrévocable de la mort. Cet ordre des choses peut le révolter profondément.
- Si la mort reste la menace fondamentale de nos vies, elle perd ses attributs magiques : elle n'est plus personnifiée, ni une punition surgie de l'extérieur ou n'est plus influencée par de simples paroles blessantes.
- Ce concept étant acquis, le phénomène de mort n'intéresserait plus l'enfant. Doit-on supposer qu'il ait posé les défenses psychiques nécessaires pour ne plus y penser ? Aurait-il suffisamment banalisé, apprivoisé cette réalité ? Serait-il vraiment supportable ou au contraire la refoulerait-il dans toute son horreur ? Aurait-il acquis le « on meurt » impersonnel de l'adulte, rejetant bien loin cette vérité innommable ?
- La mort est conçue comme un phénomène biologique de fin de vie. Elle entre dans l'ordre de

la Nature comme le terme définitif et sans retour. Ce terme légitime, naturel de toute vie doit rencontrer le respect des vivants.

- La mort de la mère serait dès lors exprimée comme une éventualité, évidemment douloureuse. Elle aurait été inenvisageable avant cet âge de raison.
- Le temps est cependant assimilé, dans une durée mesurable, un temps égal à celui de l'adulte. La vie a une durée, une limite, une fin irréductible, inévitable.
- La mort est intériorisée comme un élément de la vie et de sa vie. Il conçoit sa propre fin. Mais il évalue sa mort au-delà de 80 ans. Le lointain le protège encore comme il continuera de protéger l'adulte. S'il sait que tout le monde meurt un jour, cet avenir reste flou.
- Ainsi, il considèrerait que la vie devient stérile après 40 ans¹⁰. Le temps de la retraite, de la solitude de la maladie, entendue comme une mort sociale, précèderait la mort physique.
- L'après se perd dans les ténèbres et l'effroi. Sa vision rejoint celle de l'adulte.
- Certains ouvrages posent le principe de non-retour comme ultime étape du concept. D'autres pensent qu'il s'agit de la conscience de sa propre mort. En fait, ces deux principes restent les plus difficiles à assimiler. Il n'est pas sûr qu'ils soient réellement acquis un jour, puisque notre inconscient s'y refuserait¹¹.

Arrivé à ce terme des 10 ans, le concept est considéré comme solide et acquis. Doutons d'une telle certitude. Comment l'adolescence remanie-t-elle ce principe ?

A-t-on jamais fini d'accepter une réalité aussi intolérable ?

Observer la mort, c'est affronter une double réalité. Celle-ci demande à être comprise objectivement. Des certitudes existent à son sujet, certitudes scientifiques. Nous pouvons comprendre et tenter d'assimiler cette somme de connaissances, malgré le dégoût macabre et révoltant. En ce sens, la mort est un phénomène biologique relié à la vie.

Mais son versant subjectif nous trouble et nous angoisse. Ce que nous constatons chez les êtres vivants, chez les autres humains, nous le vivons également pour nous-mêmes, en nous-mêmes. Cette finitude que je regarde dans ses divers éléments constitutifs sera un jour la mienne. L'assimilation intellectuelle se heurte à l'intégration affective. Sans doute est-ce le cas tout au long de l'enfance. Il est probable que très tôt l'enfant comprenne les grands principes. Mais de là à les accepter, la tâche est psychologiquement trop rude. Sa priorité reste de grandir dans la vie, d'y creuser son chemin d'adulte. Il se crée alors un rempart protecteur, solidifié par la puissance de sa

¹⁰ D'après une étude de Lonetto menée auprès de ses étudiants adolescents/jeunes adultes.

¹¹ Selon S. Freud

pensée imaginative.

Les conceptions dictées par sa famille, par le groupe social, religieux dans lequel il grandit influencent tout autant ses croyances sur la mort. Il est ainsi reconnu qu'un enfant élevé dans les principes de la religion paraît moins troublé par le phénomène. Il est également reconnu qu'un enfant élevé dans une famille ouverte à ce type de sujet, discutant du phénomène dans un contexte sécurisant sera moins anxieux. Nous allons y venir.

L'enfant du XXI^{ème} siècle et la mort

Maintenant certains spécialistes tirent la sonnette d'alarme. Les enfants de nos sociétés modernes, virtualisées, ne parviendraient plus à une conscience claire du caractère définitif de la mort. Abreuvés de jeux vidéos et autres fictions, dans lesquelles mort et résurrection s'enchaînent dans une explosion de violence, ils perdraient la vision réelle de la vie. Et resteraient dans le flou d'un monde magique, une bulle d'éternité. Le protectionnisme exagéré des adultes à leur égard jouerait un rôle similaire, une double bulle illusoire.

Que dire surtout de leur silence pesant, angoissant ? Comment l'enfant perçoit-il la terreur qu'inspire le simple mot, Mort, si court mais si puissamment maléfique ?

Posons une ultime hypothèse. Nos enfants vivraient-ils l'illusion d'une survie miraculeuse, dans sa force et sa fragilité ? Un enfant qui a failli mourir peut se sentir indestructible. Il a vaincu la fatalité et est regardé comme un miraculé. N'est-ce pas l'enfant du virtuel renaissant à chaque nouvelle partie ? Les enfants d'aujourd'hui pourraient-ils être considérés comme de pareils survivants ? Vivraient-ils cette identique dualité, notamment si dans leur entourage ils n'ont jamais affronté la réalité morbide ? À l'inverse, l'enfant en risque de mourir peut continuer à se sentir fragile, menacé, répondant à la surprotection angoissée, angoissante de ses parents. N'est-ce pas l'enfant du silence, laissé seul face à ses tenaces interrogations ?

Laissons-la cette hypothèse. Aux spécialistes de la juger pertinente ou fantaisiste. Éclairons le débat de deux autres interrogations. Un phénomène a récemment émergé dans les médias : le suicide d'enfants de moins de 10 ans. Ce phénomène n'interroge-t-il pas le problème de la conscience de mort chez l'enfant ? Ne remet-il pas justement en cause une évolution négative de cet apprentissage, la persistance d'une pensée magique d'indestructibilité, minimisant la fatale réalité à laquelle expose le suicide ?

À l'opposé que nous apprennent les enfants gravement malades, aux portes de la mort ?

Liste des travaux menés auprès d'enfants

A. Gesell et F.L. Ilg, *L'enfant de 5 à 10 ans*, PUF, 1949

On lui reproche la fixité des acquisitions - détaille âge par âge - très précis et rigoureux, trop sans doute

S. Anthony, *The discovery of death in childhood and after*, London, Penguin, 1973

Observe 128 enfants en 1940 à Londres de tous milieux sociaux

M. Nagy, The child's théories concerning death, *Journal of Génétic Psychology-73*, 1948.

378 enfants en 1939 à Budapest sur la base d'observations et de questions

H. Von Hug Hellmuth, *The child's concept of death*, *Psychanalytic Quaterly*, 1965.

Paru la première fois en 1912 en langue allemande (revue *Imago*, n°3/1) figure comme le premier article sur le concept de mort chez l'enfant

A. Weber travail mené à Berne auprès de 60 enfants dont la conclusion est « *la connaissance de la mort est innée chez l'enfant* ». Travail rapporté par G. Heuyer, S. Lebovici et A. Giabicani, Le sens de la mort chez l'enfant, *Revue Neuropsychiatrique de l'enfant*, 1955. Eux-mêmes sont les auteurs d'une enquête menée à l'hôpital et l'école auprès de 110 enfants de 4 à 14 ans sous forme de questionnaire.

P. Childers et M. Winner, *The concept of death in early childhood*, *Child development*, 1971.

Travail mené auprès de 75 enfants âgés de 4 à 10 ans sous forme d'entretiens individuels et de questions

R. Cousinet, L'idée de la mort chez les enfants, *Journal de Psychologie normale et pathologique*, 1939. Sa conclusion est que le phénomène de mort stimule l'activité intellectuelle des enfants.

J. Szczygiel, C. Rozemberg et M. Hanus, La formation de l'idée de vivant et de mort chez l'enfant, *Actualité psychiatrique*, 6, 1972 - auprès de 60 enfants de 5 à 8 ans questionnaire + dessin

R. Lonetto = analyste le plus récent à se consacrer à la question avec M. Hanus. Psychologue et professeur de Psychologie à l'Université de Guelf, Ontario, Canada. Créateur d'un des premiers cours de psychologie de la mort.

a mené des travaux auprès de 201 enfants de 3 à 13 ans de la Région de l'Ontario et dans la ville de Vancouver. S'appuie sur l'analyse de dessins suivis de discussions. En établissements scolaires, séances de discussion d'une heure avec les parents